

## Vers une relecture de l'héritage littéraire yiddish montréalais

Pierre Anctil

Volume 37, numéro 3, 2001

Écriture et judéité au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008370ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/008370ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Anctil, P. (2001). Vers une relecture de l'héritage littéraire yiddish montréalais. *Études françaises*, 37(3), 9–27. <https://doi.org/10.7202/008370ar>

Résumé de l'article

La littérature yiddish de Montréal est restée jusqu'à récemment un livre fermé aux regards extérieurs à la communauté. Peu de non-Juifs ont pu acquérir une connaissance suffisante du yiddish pour lire des textes écrits dans cette langue, peu connus de toute manière en dehors du cercle restreint des yiddishophones. La traduction récente en français de trois mémorialistes (Israël Medresh, Simon Belkin et Hirsch Wolofsky) appartenant à la période de la grande migration est-européenne a renversé ces perspectives et a permis de mieux comprendre le contexte d'émergence de la littérature yiddish à Montréal. Cet article propose des réflexions sur cette contribution originale et très peu étudiée des Juifs de langue yiddish à la littérature québécoise.

# Vers une relecture de l'héritage littéraire yiddish montréalais<sup>1</sup>

PIERRE ANCTIL

La plupart des observateurs sérieux reconnaissent aujourd'hui que le yiddish a eu un grand impact sur l'histoire de la communauté juive montréalaise au xx<sup>e</sup> siècle, et qu'il a marqué en profondeur les modalités d'adaptation au pays des immigrants est-européens qui parlaient presque tous cette langue à leur arrivée. Les raisons de cette prise de conscience apparaissent nombreuses, dont au premier chef le fait avéré que la principale vague migratoire juive au Canada fut essentiellement concentrée entre les années 1905 et 1914 et qu'elle dirigea, entre autres vers Montréal, des individus surtout originaires de Russie, de Roumanie et de Pologne. Nous savons par ailleurs d'après les données du recensement canadien de 1931, telles qu'étudiées par Louis Rosenberg<sup>2</sup>, que 99 % des nouveaux venus arrivés au cours de cette période et un peu après avaient le yiddish comme langue maternelle. Les yiddishophones submergèrent ainsi en quelques années, par la seule force du nombre, une communauté plus ancienne arrivée soit sous le régime anglais proprement dit, soit à la fin du xix<sup>e</sup> siècle. En 1891, le Québec ne comptait en effet que 2 700 Juifs et le Canada tout entier 6 503 alors que trente ans plus tard, en 1921, quelques années après la fin de la grande mouvance est-européenne, ces mêmes populations se chiffraient respectivement à 47 977 et à 126 196 âmes.

1. Ce texte a d'abord été lu à la 8<sup>e</sup> biennale en études canadiennes, tenue à l'Université hébraïque de Jérusalem du 25 au 29 juin 2000.

2. Louis Rosenberg, *Canada's Jews. A Social and Economic Study of the Jews of Canada*, Montréal, Canadian Jewish Congress, 1939.

Le caractère soudain de cette migration de yiddishophones au Canada, et son apport massif par rapport à ce qui avait précédé au pays prirent tous les acteurs sociaux du temps par surprise, à commencer par les leaders des communautés juives installées surtout à Montréal et à Toronto<sup>3</sup>. Deux univers culturels distincts se rencontraient en effet pour la première fois, qui ne feraient que se superposer l'un à l'autre au cours du demi-siècle suivant, sans que beaucoup de signes de convergence se manifestent de part et d'autre. Du coup, un petit groupe de citoyens juifs bien enracinés depuis plusieurs décennies, anglophones de langue maternelle et pratiquant un judaïsme surtout privé, se trouvaient face à une masse de yiddishophones brusquement arrachés à leur mode de vie ancestral et assez peu adaptés au contexte de libéralisme économique nord-américain. De cette cohabitation sans précédent dans l'histoire juive canadienne découlèrent pour une bonne part les caractéristiques religieuses, culturelles et idéologiques propres aux différentes collectivités judaïques qui allaient surgir un peu partout au pays, dont au premier chef celle qui prendrait racine dans l'agglomération montréalaise. Dans cette ville en particulier, la transition entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècles serait à ce titre particulièrement mouvementée, à tel point que le clivage entre les *uptowners* et les *downtowners*<sup>4</sup> y prit un relief dramatique et que pendant plusieurs décennies la culture yiddish put s'y développer dans un contexte de forte autonomie par rapport aux attentes des *Yahoudim*<sup>5</sup>.

Toutefois, le yiddish a été pour l'essentiel utilisé par une seule génération de Juifs canadiens, ceux qui étaient arrivés de contrées et de communautés est-européennes où cette langue appartenait depuis plusieurs siècles à la vie juive quotidienne. Presque toujours, même à Montréal, les enfants des immigrants de la grande vague de 1905-1914 ont adopté dès leur plus jeune âge l'anglais comme langue de communication principale, même au sein des organismes communautaires et dans les congrégations religieuses de stricte orthodoxie. Ce passage vers une normalité de comportement et d'expression acceptable à l'extérieur de l'univers de signification juif ne fut par contre pas aussi brutal et

3. Gerald Tuchinsky, *Taking Root. The Origins of the Canadian Jewish Community*, Toronto, Lester Publishing Limited, 1992, 4<sup>e</sup> partie.

4. Termes par lesquels on décrivait respectivement au début du XX<sup>e</sup> siècle, dans la littérature yiddish montréalaise, les Juifs anglophones habitant les quartiers aisés situés au nord de la rue Sherbrooke, et les yiddishophones plus récemment arrivés domiciliés près du port.

5. Expression hébraïque réservée aux membres des premières familles juives montréalaises.

irréversible à Montréal qu'ailleurs en Amérique du Nord, comme en fait foi par exemple l'œuvre littéraire d'A. M. Klein<sup>6</sup>. Le transfert linguistique en direction de l'anglais éroda cependant peu à peu au lendemain de la Seconde Guerre mondiale la structure institutionnelle érigée autour du yiddish, surtout en ce qui a trait à l'univers artistique et intellectuel qui s'était transplanté au cœur des quartiers immigrants de la métropole québécoise.

L'arrivée à Montréal après 1948 de survivants de l'Holocauste, dont la presque totalité étaient des yiddishophones dans le sens fort du terme, et l'établissement d'un noyau de tradition hassidique au sein d'une communauté jusque-là presque entièrement misnagdique<sup>7</sup>, freinèrent bien un peu le recul inévitable de l'héritage yiddish dans la ville, mais pas de façon assez décisive. Au moment où les études juives apparaissaient timidement dans le paysage universitaire québécois et canadien, soit au tournant des années soixante et soixante-dix, le parler quotidien des immigrants est-européens de la première heure était déjà en forte régression au sein de la communauté juive, malgré des réalisations éclatantes, et son existence restait tout à fait insoupçonnée dans le monde des goyim. En 1969, l'archiviste et historien David Rome, lui-même un immigrant yiddishophone arrivé au Canada en 1921, faisait paraître à Montréal une plaquette dans laquelle il confessait :

*By and large Canadian-born Jews do not speak Yiddish and understand it less year by year. It is scarcely taught in Jewish schools here; Montreal's most important Jewish school system dropped it recently from its crowded curriculum. The Yiddish press diminishes in quantity, content, readership. Jewish (Ashkenazi) life in this country is conducted entirely in English<sup>8</sup> [...].*

Pour cette raison, la problématique actuelle du yiddish dans les études juives canadiennes est plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. On peinerait à trouver aujourd'hui au pays, même parmi les chercheurs eux-mêmes d'origine juive, un nombre minimal d'individus qui maîtrisent suffisamment le yiddish pour pouvoir lire les documents littéraires ou historiques produits dans cette langue lors de la période de la grande migration. En soi, il s'agit d'une difficulté de taille dans l'interprétation de la continuité historique du judaïsme montréalais ou canadien, quand la *Weltanschauung* du groupe numériquement le plus significatif

6. Voir par exemple A. M. Klein, *The Rocking Chair and Other Poems*, Toronto, Ryerson Press, 1948 et, surtout, son ouvrage-clé : *The Second Scroll*, New York, Knopf, 1951.

7. D'allégeance rabbinique classique par opposition à la tradition hassidique.

8. David Rome, *The Strange Fate of Yiddish*, Montréal, Canadian Jewish Congress, 1969, p. 3.

ne peut plus être décodée dans la langue même où s'est cristallisée son évolution culturelle et idéologique.

Tombe ainsi dans l'oubli, ou du moins se trouve placé entre parenthèses pour une période indéfinie, tout un pan de la production écrite livrée par les immigrants eux-mêmes, si cruciale à notre connaissance de leur état d'esprit à leur arrivée et de leur volonté de favoriser l'émergence de structures institutionnelles montréalaises fonctionnant uniquement en yiddish. Voilà comment sont apparus, depuis quelques années, des ouvrages traitant de l'histoire de la littérature juive canadienne, où il n'était fait aucune mention de la contribution importante des écrivains yiddish à partir de 1918 ou de l'existence d'un milieu de lettrés yiddishophones de haute volée à Montréal, Toronto et Winnipeg<sup>9</sup>. De même, des auteurs par ailleurs fort sérieux ont pu écrire des monographies sur le thème général de l'histoire juive canadienne, en ignorant même l'existence de la documentation yiddish entassée dans les dépôts d'archives mis sur pied par la communauté elle-même.

Faut-il se surprendre qu'il en soit ainsi? Beaucoup des chercheurs qui s'intéressent aujourd'hui à l'histoire et à la littérature juives canadiennes sont issus de la grande vague migratoire yiddish et appartiennent à un univers générationnel qui a tourné le dos à son passé est-européen pour marcher résolument vers une intégration forte à la société. Souvent, depuis cinquante ans, la qualité de vie démocratique et la générosité des institutions canadiennes ou québécoises n'ont cessé d'être mesurées en fonction de leur capacité de faire une juste place aux nouveaux immigrants et aux personnes pratiquant une religion différente, dont les Juifs. C'est d'ailleurs ce qui explique que les études sur l'antisémitisme en général et les mécanismes de blocage au sein des hautes sphères de la vie politique et économique occupent toujours une place importante au sein des programmes d'études juives au pays. Le processus de normalisation de la présence juive à tous les niveaux de la société s'achève à peine en ce début de siècle, et le long combat mené par les différentes communautés culturelles au pays pour une reconnaissance objective doit toujours être réactualisé dans certains milieux plus hostiles à la diversité ethnique et religieuse.

9. Il y a tout de même eu des exceptions à cette tendance, parmi lesquelles la tenue à Montréal en 1988, à la Bibliothèque publique juive, d'un colloque intitulé «Yiddish Montreal / Le Montréal yiddish», qui a donné naissance à une publication intitulée *An Everyday Miracle. Yiddish Culture in Montreal*, Ira Robinson, Pierre Anctil et Mervin Butovsky (dir.), Montréal, Véhicule Press, 1990.

Maintenant que nous vivons à une époque où les historiens possèdent une idée plus claire des conséquences à long terme sur les sociétés canadienne et québécoise de la grande vague migratoire juive de 1905-1914, peut-être n'est-il pas inutile de se pencher à nouveau sur cette époque des premiers commencements, quand plusieurs dizaines de milliers de yiddishophones firent irruption de manière inattendue dans les grands centres urbains du Canada. Curieusement, tandis que les chercheurs observent avec attention les populations juives évoluer au cours des années vers une insertion tantôt harmonieuse, tantôt problématique dans le milieu social canadien, nous perdons de plus en plus de vue le point de départ de cette trajectoire longue de près d'un siècle, soit le *shtetl*<sup>10</sup> est-européen et le contexte propre aux premières années d'établissement au pays. Ce souci de relecture historique que j'ai développé depuis quelques années m'a été dicté en partie par la désuétude dans laquelle les études yiddish sont tombées partout au Canada depuis une génération, d'autant que n'étant pas Juif moi-même je n'avais pas à justifier cette préoccupation historique et culturelle en fonction de mon propre itinéraire familial et personnel, ou d'une affiliation à des institutions universitaires bien établies. Le yiddish n'occupe pas en effet une position centrale au sein des principaux programmes d'études juives au Canada, où il n'a jamais pris pied fermement de toute façon, si bien qu'en un sens ce domaine culturel constitue maintenant un champ neuf ouvert à toutes les expérimentations et à toutes les audaces.

\* \* \*

Ma porte d'entrée dans ce champ en réémergence a d'abord été l'anthropologie qui, appliquée dans un contexte urbain et industriel nord-américain, devient un mode d'interprétation privilégié des processus de rupture culturelle et sociale produits par les déplacements de population, et par l'exil forcé auquel ont été contraints un grand nombre de personnes vivant dans des sociétés jusque-là quasi autarciques. Les Juifs est-européens comptent certainement parmi ces communautés que les nouveaux modes de production, la révolution des transports et la montée de nouvelles idéologies nationalistes ont arrachées à leur confinement pluriséculaire à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. L'anthropologie porte entre autres une attention toute particulière aux lieux d'échange et de rencontre, dans des contextes fortement urbanisés,

10. Petite ville est-européenne à forte densité juive (forme plurielle: *shtetlekh*).

entre communautés divergentes sur le plan des traditions culturelles et religieuses, et valorise tout particulièrement à cette fin l'apprentissage des langues vernaculaires et des codes de signification symbolique. Par ailleurs, puisque cet étagement complexe des cultures et des communautés s'organise dans un milieu urbain traversé d'avancées technologiques majeures, et où l'écrit domine dans toutes les formes de communication, l'anthropologie prend appui sur l'histoire dans le sens classique du terme pour effectuer ce périple à travers l'ethnicité urbaine. Étude de la succession des événements historiques, dépouillement des productions littéraires, consultation des dépôts d'archives ou des écrits privés jalonnent ainsi la démarche anthropologique quand elle s'intéresse par exemple à une collectivité immigrante installée dans une grande ville canadienne, à plus forte raison quand il s'agit de la communauté yiddishophone si fertile en auteurs et commentateurs de toutes sortes.

La conjoncture est telle toutefois dans le champ des études yiddish que la masse des ouvrages écrits et publiés dans cette langue au pays, et ils se comptent par dizaines dans les cas des plus significatifs, ne sont plus accessibles ni aux chercheurs ni au public en général. Pour que le lecteur comprenne bien l'ampleur du phénomène, j'insiste pour rappeler que les yiddishophones, parmi toutes les communautés immigrantes, ont créé au xx<sup>e</sup> siècle la seule littérature de langue non officielle digne de ce nom au Canada et au Québec, et qu'ils ont suscité l'apparition d'une presse de langue yiddish dans tous les grands centres industriels et commerciaux du pays. De toute évidence il s'agit là d'un point de départ incontournable dans notre quête d'une nouvelle interprétation de la grande vague migratoire juive et de ses conséquences à long terme.

L'argument est d'autant plus convaincant que ces ouvrages parsemés de lettres hébraïques comptent un grand nombre de commentaires portant sur la période de la première installation, écrits justement par des individus qui en ont été les témoins privilégiés et qui émettent des opinions de première main sur le phénomène. Comment nous priver plus longtemps de ces réflexions et de ces commentaires, souvent fort éclairés, émanant d'immigrants qui, nés en Europe de l'Est et élevés dans la haute tradition ashkénaze, arrivèrent au Canada au début de l'âge adulte, juste au moment où l'identité yiddish canadienne et québécoise prenait forme. Ni les historiens ni les anthropologues ni les spécialistes de la littérature immigrante ne peuvent se permettre de faire l'économie de ce genre de documentation.

Au départ, au début des années quatre-vingt-dix, alors que mes connaissances en yiddish étaient plus limitées, je me suis contenté de

répertorié et de lire de façon générale certains de ces témoignages<sup>11</sup>. De fil en aiguille, à mesure que j'ai perçu la valeur et l'importance de ces écrits pour une reconstitution de la vie yiddish du début du xx<sup>e</sup> siècle à Montréal, j'ai entrepris de les traduire en français pour un lectorat plus général. Plus j'avais, plus il devenait clair en effet que les textes sur lesquels je travaillais constituaient non seulement un effort de remémoration de la part de certains individus, mais qu'ils représentaient en fait dans certains cas une tentative de bâtir de toutes pièces une histoire de la vie yiddish dans la métropole québécoise et d'en transmettre l'héritage aux nouvelles générations juives présumées elles aussi yiddishophones. De toute évidence, ce projet avait échoué. Il s'était brisé au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, pour ce qui est des Juifs nés au pays, sur l'écueil de l'assimilation à la langue anglaise et de la canadienisation. Je découvris ainsi peu à peu qu'une histoire relativement cohérente de la période des grandes fondations institutionnelles à Montréal avait été tentée en langue yiddish, par des témoins oculaires situés au cœur de cette mouvance, et qu'elle avait jusqu'à un certain point porté fruits.

Une volonté de perpétuation de la sphère yiddish par quelques idéologues de la communauté se faisait ainsi jour, mais ce projet avait été submergé par un ensemble de circonstances incontrôlables de l'intérieur de cette culture. Il devint vite clair par ailleurs que la place de Montréal dans cet ensemble était nettement dominante dès le départ et qu'explorer la production des yiddishophones montréalais équivalait à sonder la composante la plus importante et la plus cohérente de la littérature yiddish canadienne. Ce constat donnait à la métropole québécoise un rôle de plaque tournante dans la vie culturelle yiddish qui est resté pratiquement insoupçonné jusqu'à ce jour en dehors des milieux juifs, entre autres dans les cercles intellectuels francophones<sup>12</sup>. Voilà qui montre bien, si besoin était, à quel point la compartimentation ethnique et linguistique de Montréal ne fut pas un vain mot au cours de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle et encore jusqu'à tout récemment.

Une fois conçu dans ses grandes lignes, vers 1995, le projet de livrer au public spécialisé en études juives canadiennes et à celui plus globalement intéressé à l'histoire québécoise un premier ouvrage traduit du

11. Deux personnes en particulier m'ont alors guidé, soit David Rome, archiviste du Congrès juif canadien, et Zachary Baker, alors bibliothécaire à la Bibliothèque publique juive de Montréal.

12. Voir le commentaire à ce sujet de Pierre Nepveu publié à l'occasion de la parution en français de l'ouvrage d'Israël Medresh, « Promenade guidée en quartier yiddish », dans *Spirale*, n° 160, mai-juin 1998, p. 4.



yiddish, restait à choisir une œuvre relativement accessible et qui embrassait l'ensemble des enjeux propres à cette période de la grande migration. Un seul livre à ma connaissance répondait à ces critères, soit celui publié à Montréal en 1947 par Israël Medresh et intitulé *Montreal foun Nekhtn*<sup>13</sup>. Immigré à Montréal en 1910 à l'âge de 16 ans, Medresh était entré à l'emploi du *Keneder Odler* en 1922 comme journaliste pour le rester jusqu'à la fin de sa carrière active quelque trente ans plus tard. Chroniqueur de talent, *felletonist*<sup>14</sup> émérite, Medresh trace dans cet ouvrage un panorama du Montréal yiddish tel qu'il se développa depuis ses premiers balbutiements, vers 1905, jusqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale.

La grande force de *Montreal foun Nekhtn* réside dans la capacité de son auteur de s'élever au-dessus des querelles idéologiques et politiques propres au milieu immigrant, d'ailleurs nombreuses à l'époque de la première installation, pour se consacrer à la description impartiale de l'ensemble de la vie yiddish alors en émergence dans la métropole québécoise. Aidé en cela par le recul du temps et par les transformations subséquentes du milieu juif montréalais, Medresh écrit *Montreal foun Nekhtn* d'une plume alerte et remplie de bonhomie, ce qui n'est pas un mince avantage lorsque l'on cherche à atteindre un public peu informé du thème. Il ne fait aucun doute enfin, à en juger par la préface à ce livre écrite par le poète Jacob Isaac Segal, que Medresh entreprit cet effort dans le but de fournir un matériau historique de base aux futurs chercheurs qu'il jugeait selon toute vraisemblance capables de manier la langue yiddish avec facilité.

Après Medresh vinrent l'étude de Simon Belkin publiée en 1956 et intitulée *Di Poale-Zion Bavegung in Kanade, 1904-1920*<sup>15</sup> et les mémoires de Hirsch Wolofsky, publiées en 1946 et intitulées *Mayn Lebns Rayze*<sup>16</sup>. Alors que Medresh tentait de saisir du regard tous les contours de la communauté naissante, masquant ainsi les quelques aspects autobiographiques qui transparaissent par moments dans son ouvrage, Belkin

13. Israël Medresh, *Le Montréal juif d'autrefois*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1997, 272 p. Je tiens à saluer au passage l'audace du propriétaire des Éditions du Septentrion, M. Denis Vaugeois, qui le premier a publié des traductions du yiddish.

14. Terme yiddish d'origine française qui désigne un journaliste qui commente régulièrement l'actualité politique et sociale. Une chronique de ce genre s'appelle dans un journal yiddish un «*felleton*».

15. Simon Belkin, *Le mouvement ouvrier juif au Canada, 1904-1920*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1999, 390 p.

16. Hirsch Wolofsky, *Un demi-siècle de vie yiddish à Montréal*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2000, 404 p.

et Wolofsky appartenait à des factions politiques bien spécifiques du paysage idéologique yiddish montréalais et n'ont fait aucun effort pour le cacher. Mémorialiste dans l'âme, Wolofsky a fondé en 1907 puis animé pendant près de quarante ans le principal journal yiddish de Montréal, le *Keneder Odler*. Organisateur communautaire de premier plan au sein du milieu juif montréalais et homme d'affaires prospère, Wolofsky était arrivé à Montréal à l'automne 1900 alors que nul ne prévoyait encore l'ampleur que prendrait quelques années plus tard la vague migratoire yiddish. Son témoignage est d'autant plus précieux qu'il couvre non seulement les quarante premières années du siècle à Montréal mais aussi, fait assez rare dans les annales de la littérature yiddish canadienne, son enfance et son adolescence au *shtetl* de Shidlovtse en Pologne.

Alors que Wolofsky appartenait à la faction rabbinique du judaïsme est-européen, dont il s'est fait fort à Montréal de propager l'emprise par un ensemble d'institutions qu'il contribua personnellement à fonder ou à consolider, comme le conseil chargé de l'application des lois diététiques (*va'ad ha'ir*), les écoles Talmud Torah Unis ou encore les diverses synagogues orthodoxes de la ville, Belkin militait au sein du parti ouvrier socialiste-nationaliste Poale-Zion, dont le but avoué était la mise en place d'une infrastructure de défense des droits des travailleurs juifs à Montréal et leur sensibilisation à la cause du sionisme de gauche. Pendant que Wolofsky vantait les mérites de la libre entreprise et défendait l'orthodoxie religieuse, Belkin luttait pour la perpétuation dans la ville de la culture yiddish séculière et contribuait puissamment à la fondation des premières écoles yiddishophones à vocation socialiste, à la mise sur pied de la Bibliothèque juive et à l'emprise des courants de gauche sur le Congrès juif canadien fondé à Montréal en 1919. Autant Wolofsky que Belkin par contre, et surtout ce dernier qui possédait une éducation nettement au-dessus de la moyenne pour ce qui était des immigrants de son époque, écrivirent leur ouvrage dans le but de perpétuer la mémoire des premiers combats menés afin d'asseoir l'influence de leur faction idéologique au sein du judaïsme montréalais. L'idée qu'eurent à la fin de leur vie ces deux activistes de rédiger une histoire au moins partielle de leur communauté donne à penser qu'ils entrevoyaient tous les deux l'importance de laisser des traces permanentes d'un monde qui dans l'après-guerre tendait déjà peu à peu à s'effacer.

Une première constatation d'envergure se dessine nettement à la suite de la lecture des trois mémorialistes yiddish cités plus haut : la communauté juive montréalaise est née d'une conjoncture historique et politique unique, qui allait imprimer un rythme particulier à son développement au cours des décennies suivantes. Il faut entendre par là que la grande vague migratoire a été propulsée et nourrie par des événements marquants en Russie, dont la défaite militaire russe contre le Japon en 1904-1905, les terribles pogroms de 1903 et 1905 à Kichinev et surtout l'insurrection générale de 1905. L'adoption au Canada du plan d'immigration Sifton n'aurait pu à elle seule amener autant de Juifs est-européens à s'engouffrer au même moment dans la brèche ainsi ouverte. Une pression extraordinaire s'exerçait en effet au tout début du xx<sup>e</sup> siècle sur les communautés juives de Russie, qui luttaient pour l'établissement des libertés dans le cadre du régime tsariste, ce qui en faisait des cibles faciles pour les forces réactionnaires. Soumis à une répression sanginaire et poussés à l'exil par un sentiment d'impuissance face à leur société d'origine, nombre de Juifs russes arrivèrent à Montréal entre 1905 et 1914, encore soulevés par les longues manifestations antitsaristes qui venaient d'avoir lieu dans les principales villes du pays et déterminés à poursuivre le combat dans le Nouveau Monde :

Les immigrants qui se joignaient à l'Arbayter Ring étaient étonnés d'apprendre qu'ici au Canada, où il n'y avait pas de tsars, où chacun était libre d'agir à sa guise et où il ne s'exerçait pas de discrimination particulière contre les Juifs, il puisse se trouver autant d'écrivains, d'auteurs et d'orateurs socialistes, autant en fait qu'en Russie. [...]

Une partie de ces écrivains et de ces orateurs, réalisèrent-ils, étaient des immigrants récents, fraîchement arrivés de Minsk, de Vilnius ou de Varsovie, où ils avaient pris part activement à l'insurrection (de 1905) contre le tsar et qui avaient fui l'Ancien Monde pour ne pas finir leurs jours en prison. D'autres étaient en Amérique depuis beaucoup plus longtemps, bien avant le début de cette Révolution. Presque tous les écrivains radicaux de cette période croyaient fermement que si l'on combattait la religion et que si l'on parvenait à éliminer le sentiment national au sein des masses juives, il serait possible d'avancer plus vite vers la révolution sociale<sup>17</sup>.

Héritiers de la conjoncture russe de 1905, puis d'une manière indirecte quelques années plus tard de la révolution d'octobre, les Juifs montréalais d'origine est-européenne formèrent ainsi dès leur installation au Québec une masse compacte de personnes hautement sensibilisées aux luttes menées pour l'égalité, pour la dignité humaine et pour la libéra-

17. Israël Medresh, *op. cit.*, p. 73-75.

tion des classes sociales opprimées. Il n'est pas interdit de penser même que la communauté juive de Montréal, quoique très diversifiée sur le plan idéologique et traversée d'une forte composante religieuse orthodoxe, représentait sans doute dans le Québec de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle le milieu le plus densément marqué par les idées de gauche et le plus porté à s'organiser selon une logique de lutte de classe.

Témoignent de cette tendance très nette l'écllosion extrêmement rapide d'un mouvement syndical radical au sein des masses immigrantes juives à Montréal et le fait que des conflits de classe très durs ne mirent que quelques années à éclater sur le boulevard Saint-Laurent dans le milieu de la confection, dont des grèves générales dès 1912, des manifestations de rue très bruyantes et l'apparition de publications en yiddish<sup>18</sup> prônant le renversement de l'ordre social établi<sup>19</sup>. La densité des sentiments de gauche au sein de la communauté immigrante fit d'ailleurs beaucoup pour isoler les Juifs face à un Québec francophone essentiellement conservateur sur le plan politique et dont les citoyens n'avaient alors, pour la plupart, que très peu d'expérience du travail industriel dans des milieux hautement urbanisés. Ces tendances révolutionnaires causèrent aussi, comme le montre très bien Belkin dans son étude, une rupture profonde entre les Juifs installés depuis plus longtemps au pays et les nouveaux venus informés par l'élan de contestation sociale russe, au point qu'au cours des trente premières années du siècle la communauté juive de Montréal se trouva profondément fracturée :

Tel que nous venons de le montrer, le flot de l'immigration juive [celle de 1905-1914] a amené des transformations profondes quant aux aspects visibles et quant à la structure interne de la communauté juive canadienne. En fait, c'est une toute nouvelle collectivité juive qui se profilait au pays au début du xx<sup>e</sup> siècle, très peu influencée par le leadership institutionnel composé des personnes arrivées depuis plus longtemps. Essentiellement issue des couches populaires juives, cette vague migratoire était, d'une part, puissamment enracinée dans la vie traditionnelle est-européenne, et d'autre part très marquée par l'emprise sur elle du comportement religieux sous sa forme orthodoxe. Malgré cela, ces Juifs avaient aussi été imprégnés des nouvelles idées révolutionnaires, nationalistes et socialistes prônant la liberté, et qui avaient fait surface dans les territoires habités par des populations juives en Europe<sup>20</sup>.

18. Voir dans l'ouvrage de Belkin le passage au sujet du *Folkstsaytung*, *op. cit.*, p. 104-105.

19. Voir Bernard Dansereau, « La place des travailleurs juifs dans le mouvement ouvrier québécois au début du xx<sup>e</sup> siècle », dans Pierre Ancil, Ira Robinson et Gérard Bouchard (dir.), *Juifs et Canadiens français dans la société québécoise*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2000, p. 127-154.

20. Simon Belkin, *op. cit.*, p. 86.

Le monde yiddishophone de gauche à Montréal demeurait néanmoins très loin d'être uni autour d'un programme politique commun, et ne s'entendait pas sur les stratégies à adopter en terre canadienne. Anarchistes, socialistes internationalistes, sionistes de gauche et syndicalistes de toute allégeance se disputaient ainsi le terrain au sein du quartier immigrant juif, ce qui ne manquait pas de créer de vives tensions au moment des grèves et lors de manifestations publiques de solidarité, comme les défilés du 1<sup>er</sup> mai<sup>21</sup>. L'arrivée au pays des locuteurs yiddish a ainsi rompu l'unanimité relative dans laquelle se berçait la petite communauté juive montréalaise de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et a introduit de plus cette notion, redoutable à plusieurs points de vue aux yeux des *Yahoudim*, d'une visibilité juive dans certains quartiers de la ville. Tant que la population juive avait été composée à Montréal d'une petite minorité de bien nantis, le judaïsme était resté un fait privé qui ne faisait pas irruption dans la conscience publique du temps. À partir du moment où une masse de nouveaux venus se sont mis à occuper des quartiers entiers de la métropole, étalant ainsi leur culture yiddish au vu et au su de tous les habitants de la ville, et prenant parti dans certains grands débats de société en tant que collectivité ethno-religieuse clairement identifiable, il n'était plus possible d'éviter la question fondamentale d'une négociation proprement politique entre la minorité juive et la majorité démographique.

Une des lignes de partage fondamentales entre ces différentes factions idéologiques yiddishophones concernait l'héritage culturel et religieux juif lui-même. Convenait-il que les masses populaires juives abandonnent peu à peu ce qui les rendait distinctes des autres collectivités nationales à avoir émigré au Canada au cours de la même période, ou devaient-elle au contraire valoriser la langue yiddish et mettre en relief le caractère « unique » de leurs aspirations ? Les Juifs n'étaient-ils pas victimes d'une forme particulière de racisme, à savoir l'antisémitisme sous sa forme classique, et leur solidarité avec le reste de la classe ouvrière ne devait-elle pas être tempérée par la conscience qu'ils avaient d'être porteurs d'une histoire digne d'être préservée et transmise aux nouvelles générations ? La gauche juive se scinda ainsi à Montréal entre une faction internationaliste qui ne voyait le yiddish que comme un outil pour rejoindre les populations est-européennes exploitées sur le sol canadien par les grands intérêts manufacturiers et commerciaux,

21. Le premier de ces défilés eut lieu en 1906 et pendant de nombreuses années la majorité des travailleurs qui prenaient part à cette manifestation étaient d'origine juive.

sans plus, tandis qu'un sous-ensemble généralement représenté par les travaillistes-sionistes (Poale-Zion) défendait au contraire comme un but en soi le maintien dans la ville d'un pôle de fidélité à la culture d'origine des immigrants.

Il convient de bien comprendre en effet que pour plusieurs révolutionnaires russes yiddishophones, la spécificité juive était un simple accident de parcours de l'histoire que la libération des forces constructives et progressistes dans la société allait balayer. Les sionistes de gauche soutenaient quant à eux que la construction à long terme d'un foyer national juif en Palestine exigerait au contraire la perpétuation d'une langue juive dans la diaspora, et donc aussi à Montréal, et la survie des traits culturels juifs sous une apparence moderniste et sécularisée. Il est très clair à la lecture de Medresh et de Belkin que la lutte entre ces deux tendances occupa pendant toute la période immigrante une bonne partie des énergies de la gauche juive et divisa en deux clans ses principaux dirigeants. Pendant que les révolutionnaires internationalistes rayonnaient vers l'extérieur de la communauté juive et cherchaient à faire jonction avec la gauche canadienne *mainstream*, les travaillistes-sionistes investissaient massivement les organisations communautaires juives et le plus souvent les modelaient à leur image. Ainsi à Montréal et ailleurs au Canada, dans l'attente d'un moment propice à un réinvestissement massif vers la Palestine juive, il se créa tout un réseau institutionnel où la valorisation du yiddish et de l'héritage juif occupait une place centrale, et qui était à l'image des socialistes-nationalistes. À quoi bon en effet sensibiliser les immigrants au sionisme sous sa forme radicale, si leurs enfants devaient en dernière analyse s'assimiler au mode de vie nord-américain, au point d'en oublier leur identité spécifique et les raisons du combat idéologique qui avait amené leurs parents à quitter la Russie ?

Qui soutiendrait l'établissement d'un foyer national juif si les premiers concernés, les immigrants yiddishophones, basculaient dans le grand tout canadien ? Cette volonté d'une des factions de la gauche à vouloir rejudaïser les masses ouvrières juives arrivées à Montréal au début du siècle explique en bonne partie le militantisme de la communauté juive dans cette ville et l'expression si intense de son identité. Ce programme de préservation et de valorisation des aspects les plus progressistes de la tradition judaïque est parfaitement visible par exemple dans les objectifs pédagogiques retenus en 1914 par l'école yiddishophone Peretz, et que cite Belkin :

1- Tous les nationalistes, dans le sens progressiste et démocratique du terme, souhaiteront donner à nos enfants une éducation qui les rattache formellement au peuple juif, à sa langue, à sa littérature, à son histoire et à toutes ses réalisations.

2- Tous les adeptes du radicalisme voudront offrir à nos enfants une éducation qui soit en harmonie avec le progrès, le savoir et la libre-pensée. Ils souhaiteront aussi leur inculquer la vision la plus avancée qui soit de la justice sociale, et l'attachement aux peuples et aux classes opprimées<sup>22</sup>.

Par ailleurs, comme le montrent explicitement les pages de *Montreal foun Nekhtn* et surtout de *Mayn Lebns Rayze*, la tradition religieuse occupait aussi une place importante au sein du judaïsme montréalais. Alors que les internationalistes s'en désintéressaient totalement et que les *Yahoudim* refusaient d'entrer en contact prolongé avec la culture des immigrants juifs et prônaient leur assimilation au contexte britannique ambiant, les travaillistes-sionistes durent entrer en compétition à Montréal avec les religieux traditionalistes pour le contrôle des institutions communautaires locales. Le seul compromis auquel consentirent les deux parties fut l'érection de deux réseaux parallèles mais séparés, comprenant de part et d'autre des maisons d'enseignement, des centres culturels, des organes de presse et des organismes régulateurs.

Alors que Belkin fut un des animateurs de premier plan du Poale-Zion à Montréal, Wolofsky, pour sa part, dirigea pendant près de quarante ans les destinées des principales institutions juives de la ville axées sur le respect de la loi mosaïque et l'esprit du judaïsme misnagdiq. Les ouvrages écrits par ces deux auteurs à quelques années de distance se lisent d'ailleurs comme deux récits mutuellement exclusifs, n'ayant en commun qu'un cadre géographique général et une volonté de garder ouverts à Montréal les canaux de communication entre diverses factions opposées. Pour ajouter encore à la distance au sein de la communauté entre yiddishophones nationalistes de gauche et religieux traditionalistes, tous les deux appuyaient le sionisme, mais dans la mesure où celui-ci incarnait des courants révolutionnaires mondiaux dans le premier cas, ou qu'il respectait des impératifs de la loi judaïque, dans le second cas.

La lecture des trois ouvrages déjà cités montre aussi éloquemment combien le passage vers l'Amérique représentait pour les Juifs yiddishophones une transition majeure sur la voie d'une modernité juive fraîchement acquise. Medresh, Belkin et Wolofsky reçurent tous les trois à

22. Simon Belkin, *op. cit.*, p. 314.

la fin du XIX<sup>e</sup> siècle une éducation religieuse traditionnelle stricte dans des *shtetlekh* situés respectivement en Lituanie, en Ukraine et enfin en Pologne. Élevés dans des milieux imprégnés par la tradition rabbinique classique, mais tout de même influencés par des changements profonds sur le plan économique et social, ces auteurs habitaient un univers de significations où deux mondes se côtoyaient pour la première fois. Ce chevauchement de l'ancien et du radicalement nouveau dans une même vie se concrétisa tout particulièrement lorsque ces auteurs émigrèrent sur un continent vierge de toute influence judaïque. Ce fait inédit dans l'histoire juive à une telle échelle laissait ainsi une marge de manœuvre très grande aux fondateurs de ces communautés en émergence. L'occasion qui était donnée à certains immigrants de construire une identité juive en Amérique doit ainsi être vue comme une expérimentation radicale. Tous les Juifs montréalais ressentirent ce contexte nouveau comme hautement propice aux grandes innovations, tels l'usage de la liberté de presse, l'apparition des syndicats industriels, l'absence de censure face au théâtre et à la littérature yiddish, et une construction communautaire largement dégagée des pressions exercées par l'État.

Cette rencontre brusque et intense du connu et de l'inexploré produisit à Montréal, un peu à l'image des systèmes météorologiques qui mélangent soudainement le froid et le chaud, un bouillonnement d'idées comme il s'en est rarement trouvé au sein d'une communauté juive aussi neuve et aussi petite par le nombre. Un tel climat provoqua aussi une éclosion de talents littéraires et artistiques assez peu commune, ainsi que l'apparition en bourrasque d'une série de projets culturels difficilement imaginables ailleurs que dans la métropole québécoise. Montréal offrait en effet ce mélange unique d'une ville nord-américaine prospère, mais dont le contexte politique et les deux pôles linguistiques n'entravaient guère le développement d'une identité juive nouvelle.

\* \* \*

En plus d'offrir une foule d'informations de première main au sujet de l'organisation communautaire juive à Montréal, de ses principaux animateurs et de leurs perceptions idéologiques, les trois ouvrages que nous venons d'étudier nous renseignent aussi sur un élément assez peu exploré jusqu'ici, soit les rapports des premiers yiddishophones avec la majorité francophone dans la ville. Fait notable à souligner, ni Medresh



ni Belkin ni Wolofsky ne consacrent plus de quelques lignes au fait français dans leur livre. Là n'était pas l'objet de leur discours. Il reste que leur contribution nous apporte certains enseignements à cet égard, dont le plus important est que la présence de francophones à Montréal et leur attitude revendicatrice face à l'État canadien offrirent en quelque sorte aux nouveaux venus un arrière-plan où ancrer leur propre recherche de reconnaissance politique en tant que collectivité nationale autonome.

Les luttes des francophones pour l'égalité du français dans la vie publique et pour l'affirmation d'une trajectoire culturelle unique ne manquèrent pas d'impressionner les immigrants juifs qui reconnurent là un contexte qui leur était familier dans l'univers plurinational de la société russe d'ancien régime. Tous les locuteurs yiddish n'étaient sans doute pas des adeptes du nationalisme juif moderne, mais l'existence à Montréal d'un réseau scolaire franco-catholique séparé en stimula beaucoup à concevoir la même approche pour la communauté yiddishophone. Même si on le retrouve aussi chez Medresh et Wolofsky, ce parti pris est surtout manifeste chez Belkin, qui était un militant du socialisme-nationalisme juif. En mars 1919, lors de la campagne devant mener à l'élection des délégués au futur Congrès juif canadien, le Poale-Zion avait fait connaître et justifié sa démarche de la manière suivante :

Prenez courage! N'ayez crainte! Ne prêtez pas l'oreille aux assimilationnistes, aux lâches, aux serviles! Suivez votre cœur! Ayez confiance en vous! Ne laissez pas les Yahoudim, les « aristocrates », les beaux esprits et les sionistes hautains tirer toutes les ficelles. [...] Votre revendication principale comme Juifs canadiens a trait aux droits des minorités à l'autonomie nationale. Ces droits vous pouvez les réclamer, vous le devez même. Vous vous trouvez dans un pays où les francophones possèdent déjà des garanties à ce titre, et vous seuls, Juifs, à la suite de vos hésitations, avez été oubliés<sup>23</sup> [...].

Fait intéressant à observer également, les trois auteurs maintenant traduits en français ont tous accordé dans leur ouvrage une place secondaire à l'antisémitisme pour ce qui est des causes qui ont mené à l'érection d'une structure communautaire montréalaise de grande envergure. L'hostilité des francophones et de l'Église catholique en particulier à l'égard des Juifs n'apparaît pas dans ces volumes comme un facteur crucial de l'histoire juive québécoise, même si sa présence est reconnue dans la cité et dans certains secteurs de la société :

23. Cité dans *ibid.*, p. 296.

Les Juifs de Montréal, tout comme ceux du Québec, vivaient au sein d'une population profondément catholique et qui entretenait avec eux un rapport très marqué par le Moyen Âge. Je relaterai dans les lignes qui suivent un incident qui je pense est très caractéristique de ce fait.

En 1910, un Juif du nom d'Ernesto Nathan avait été élu maire de Rome et, quand la nouvelle avait atteint Montréal, certains membres du clergé catholique s'en étaient offusqués. Suite à une campagne de leur part auprès des conseillers municipaux, une résolution de protestation avait été déposée à l'hôtel de ville pour dénoncer le choix d'un premier magistrat juif dans une ville où résidait le Saint-Père. Les représentants élus de Montréal considéraient ce fait comme une humiliation non seulement pour le pape, mais pour tous les catholiques<sup>24</sup>.

Medresh et Wolofsky confirment aussi tous les deux que l'hostilité face aux Juifs était également le fait des anglo-protestants de Montréal, notamment dans le système scolaire que ceux-ci contrôlaient, penchant qui prit une couleur particulièrement dramatique au moment de la grève des enfants de l'école Aberdeen en 1913<sup>25</sup>. Ces deux auteurs notent également dans leurs mémoires l'existence dans les quartiers francophones de bandes de voyous portés à rosser des Juifs dans la rue au moindre prétexte.

L'événement marquant de la période pour ce qui est de l'antisémitisme reste toutefois le procès Plamondon, qui se déroula à Québec en 1913-1914 et qui opposa les Juifs comme collectivité et les adeptes des doctrines antijudaïques catholiques. À l'occasion d'une description de cet affrontement idéologique entre tenants des libertés démocratiques et partisans d'une forme d'obscurantisme ecclésial tel que développé d'abord au Moyen Âge, Medresh y va de commentaires très pertinents sur la place de l'antisémitisme dans la société québécoise francophone à l'époque. Mieux que bien d'autres auteurs qui se sont intéressés après lui à ce sujet, Medresh introduit, pour ce qui est de l'hostilité face aux Juifs, la distinction cruciale entre classes laborieuses et élite cléricale<sup>26</sup>. Dans son esprit, l'antisémitisme était resté au Québec français une manifestation surtout abstraite et livresque propre aux milieux instruits, et qui était largement inspirée par des théories réactionnaires européennes, alors que les simples travailleurs se désintéressaient généralement de ce genre de discours :

24. Hirsch Wolofsky, *op. cit.*, p. 162.

25. Voir Israël Medresh, *op. cit.*, p. 196-197 et Hirsch Wolofsky, *op. cit.*, p. 240-241.

26. Pour une discussion plus détaillée de ce thème, voir mon article, « Parcours divergents et réalités communes », dans *Juifs et Canadiens français dans la société québécoise*, *op. cit.*, p. 181-197.

Une autre forme d'antisémitisme se manifesta toutefois à cette époque, non pas issue des masses populaires, mais bien des milieux intellectuels et académiques. Il s'agissait là de l'antisémitisme d'un petit groupe de penseurs canadiens-français d'allégeance conservatrice et ultra-nationaliste. Les immigrants juifs de Montréal connaissaient peu de choses à propos de ce type d'antisémitisme, car ils n'en sentaient pas la présence.

De même, l'ensemble de la population canadienne-française resta à l'écart de ce genre d'antisémitisme. Durant la période de la grande migration, les Juifs fraîchement arrivés furent très bien accueillis par les francophones des villes et des bourgades de la province de Québec. Quand les Juifs immigrants se rendaient dans les petites localités pour vendre des marchandises sur un mode itinérant, la plupart du temps ils ne rencontraient que des francophones. Les marchands canadiens-français qui résidaient sur place recevaient les Juifs avec bienveillance et communiquaient avec eux par des gestes. Les francophones faisaient même tout ce qui était en leur pouvoir pour faciliter le difficile labeur des peddlers. Grâce à cette ouverture face aux étrangers et cette coopération de la part des francophones, plusieurs marchands itinérants juifs purent cesser ce type d'activités assez vite, et ils purent s'établir dans de petites villes pour y ouvrir un magasin au milieu d'un voisinage amical<sup>27</sup>.

Des épisodes marquants de l'histoire juive montréalaise sont ainsi rapportés par des témoins de la grande vague migratoire est-européenne. Les ouvrages de ces témoins contiennent par ailleurs une documentation très riche qui ne peut être abordée ici en détail. Ils ouvrent aussi des perspectives plus spéculatives concernant l'influence du contexte francophone montréalais sur le milieu yiddishophone récemment installé dans le bas de la ville, et inversement sur l'impact à long terme dans l'ensemble de la société québécoise d'une gauche juive fort active dans la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Il est à peu près certain, par exemple, que la parution de journaux francophones importants (et l'existence à Montréal au moment de l'immigration de masse de cercles culturels et intellectuels canadiens-français portés à défendre ouvertement la langue française) a pu avoir une influence décisive sur la volonté d'affirmation des yiddishophones. De même, le militantisme politique et ouvrier juif dans le secteur de la confection a eu, à partir des années trente ou quarante, des effets certains sur l'évolution des idées de gauche au sein des classes laborieuses francophones. Comment éviter en effet que l'organisation de grèves percutantes sur le boulevard Saint-Laurent et la mise sur pied de syndicats puissants ne finissent par rejoindre un prolétariat francophone partageant les mêmes conditions de travail dans des industries connexes. Bien qu'on ait peu de preuves

27. Israël Medresh, *op. cit.*, p. 178-179.

explicites d'un transfert idéologique à Montréal entre locuteurs yiddish et Canadiens français, tout porte à croire que le mouvement yiddish a influencé la grande éclosion québécoise des années soixante, à tout le moins dans le milieu montréalais.

\* \* \*

Il reste encore beaucoup de travail à effectuer pour rendre à la littérature yiddish québécoise son lustre d'antan. Le principal obstacle en ce sens reste toutefois que le nombre de personnes pouvant lire ces textes dans leur version originale a connu au cours des vingt-cinq dernières années une baisse dramatique. La documentation en langue yiddish est trop précieuse, comme outil de compréhension de l'histoire juive montréalaise, pour que les chercheurs puissent se permettre de l'ignorer plus longtemps. Cela signifie sans doute que les efforts de traduction, autant en langue française qu'en langue anglaise, vont devoir se poursuivre pour un bon moment encore. Les livres de Medresh, Belkin et Wolofsky ne constituent par ailleurs qu'une petite fraction du corpus yiddish. Il existe à Montréal, dans ce qui s'annonce comme un immense champ en friche, une littérature yiddish rédigée par des poètes, des dramaturges et des romanciers, sans compter une masse encore peu connue de textes journalistiques et d'essais à saveur historique. Haim Leib Fuks<sup>28</sup> identifie, dans son répertoire de la littérature yiddish et hébraïque canadienne, pas moins de 300 auteurs dont la plupart sont tombés dans l'oubli le plus complet. Suite à une telle prise de conscience, il ne devrait plus être possible d'écrire une histoire sérieuse de la communauté juive montréalaise sans tenir compte de ces contributions des yiddishophones. De même, une connaissance éclairée des conditions d'apparition de la modernité au Québec devrait aborder la question fort complexe mais décisive de la montée des communautés culturelles à Montréal, dont les mouvements juifs révolutionnaires et leur impact sur la conscience populaire à long terme.

28. Haim Leib Fuks, *A Hundert Yor Yidishe oun Hebreyshe literatur in Kanade*, Montréal, 1980.